



HAL
open science

CENT ANS DE LOCALISATION DE LA POPULATION CHRETIENNE EGYPTIENNE

Eric Denis

► **To cite this version:**

Eric Denis. CENT ANS DE LOCALISATION DE LA POPULATION CHRETIENNE EGYPTIENNE. Astrolabe, 1999, 2, pp.25-40. hal-00591299

HAL Id: hal-00591299

<https://hal.science/hal-00591299v1>

Submitted on 9 May 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**CENT ANS DE LOCALISATION DE LA POPULATION CHRETIENNE EGYPTIENNE
Les éléments d'une distanciation entre citadins et villageois**

Éric Denis, CNRS-CEDEJ, Le Caire.
09/09/97.

« Gabriel thought maps should be banned. They gave the world an order and reasonableness which it didn't possess ».
William Boyd, *An ice-cream war*.

• **Introduction**

Le recensement général de la population de 1996 donne 3.340.000 chrétiens, soit 5,7% des Égyptiens : la proportion peut paraître faible mais dans le même temps, il s'agit d'une masse numérique comparable à la totalité de la population libanaise toutes confessions confondues.

La démographie présente de la population chrétienne égyptienne mise en perspective dans l'incertitude de la très longue durée, autrement dit des écritures de l'histoire, peut être vue comme l'aboutissement de la lente dissolution d'une composante historique du peuplement de la vallée du Nil, sous les effets conjugués de l'arabisation et de l'islamisation. En revanche, la dynamique des 100 dernières années témoigne d'un ancrage démographique et spatial très affirmé, autrement dit, d'une résistance localisée de la démographie chrétienne, voire très localement d'une solide affirmation. Au total, même, il convient de parler d'une croissance continue de la population chrétienne. Il n'y a pas de recul, ni même de stagnation, mais bien augmentation forte du nombre de chrétiens en Égypte au moins depuis le début du XIXe s., qui n'est pas exclusive d'une sensible diminution de la proportion depuis le début du XXe s.

Notre objet n'est pas ici de proposer, sur la base d'une localisation précise des chrétiens en Égypte, des corrélations spatiales qui viseraient à participer aux débats sur le statut de minorité des chrétiens d'Égypte, voire plus largement sur la violence politique dont les appels localisés à la sédition confessionnelle, comme les interventions occidentales, en particulier américaines, sur le thème de l'oppression des coptes sont un des vecteurs¹. Il nous semble en revanche intéressant de mettre au clair sur la base de séries longues et fiables la dynamique de la distribution locale des chrétiens en Égypte depuis cent ans afin

1. L'Égypte a été incluse avec 10 autres pays dans le US religious Persecution Act, qui doit faire l'objet d'une discussion au Congrès durant l'automne 1997. Ce texte invite le gouvernement égyptien à prendre des mesures « afin d'éliminer les persécutions dont souffrent les coptes ». Cette procédure d'ingérence, suspend la poursuite de l'aide américaine (2 milliards de dollars par an) à la mise en œuvre de mesures concrètes. Cette intervention a pour effet de fragiliser les coptes en les désignant comme des citoyens manipulés par des forces étrangères, ce qui prend un relief particulier dans le contexte de soutien sans condition des Américains à la politique de Nétanyahou.

Si en Moyenne-Égypte, des actions extrémistes ont pris pour cible des villages ou des édifices chrétiens (Tâma, `Izbat al-Aqbat, Abû Qurqâs et `Izbat al-Dawud), comme quand elles visent le tourisme, ces violences politiques voudraient surtout interpellier le gouvernement sur le thème de l'islamisation de la société (cf. Roussillon, 1994). En outre, la confrontation violente des années 1990 entre des groupes armés à référent islamique, la police et l'armée, a tué à 90% de musulmans, c'est-à-dire des musulmans dans une proportion supérieure à ce qu'ils représentent dans la région.

de réduire le champ des errances possibles quant à la stabilité ou l'instabilité du peuplement chrétien contemporain. Depuis le début du siècle, avec des intensités variables, les mêmes discours sur les persécutions de la minorité, ou sur l'unité du peuple égyptien sont récurrents et, comme pour d'autres débats égyptiens², ils contournent les chiffres ou les rejettent en bloc au profit de constructions mythiques adaptées aux enjeux. Pourtant, le détour par le local, par les localités où vivent les chrétiens témoignent d'une vitalité et d'une stabilité sur la longue durée qui semblent ignorer les intriques politiques construites à l'échelle de la république. Ces chrétiens enracinés dans les villages de la Moyenne-Égypte constituent un élément essentiel et indissociable de la géographie sociale de l'Égypte contemporaine, ils participent pleinement et localement à la complexité des tissus sociaux. C'est sur ce point que nous voudrions ouvrir quelques pistes.

Ce détour par le nombre et la géographie serait encore un moyen de rappeler que derrière cet affichage cyclique d'une « question copte », il existe une large minorité statistique qui se distingue a priori comme chrétienne mais qui a durablement et banalement inscrit son quotidien au Caire et au cœur de la vallée du Nil comme une composante indissociée de l'Égypte. Au total, ces chrétiens appartiennent pour les deux tiers, en dehors du tiers cairote, à la communauté des provinciaux de Haute-Égypte, aux saïdî-s, autrement dit à l'Égypte « en retard ». Là, il s'agit pour une large part encore de communautés rurales.

Or cette géographie ne correspond pas à la géographie mythique de l'Église et de ses lieux fondateurs, comme le nombre ne correspond pas au poids qu'elle voudrait avoir dans la société égyptienne. Ce hiatus est sans doute une des limites majeures du « renouveau copte ». Il pourrait être vu comme une incapacité des élites chrétiennes cairottes et de l'Église à intégrer comme un trait permanent de son identité ses dimensions provinciales, rurales et de surcroît saïdî, c'est-à-dire son dynamisme réel, mais qui l'associerait à des formes construites mais fonctionnelles d'arriération (Ireton, 1997). S'apposeraient ainsi à l'extraordinaire stabilité du peuplement chrétien en Moyenne-Égypte depuis cent ans, les intérêts du clergé et des élites coptes, c'est-à-dire de Cairottes ignorant les réalités de la province. En d'autres termes encore, derrière l'élite copte, lettrée et urbaine, il existe une trame de localités rurales, où les chrétiens depuis au moins cent ans croissent à des rythmes comparables à ceux de leurs voisins musulmans, composant des formes complexes d'imbrication des structures de peuplement qui renvoie à des multitudes d'histoires locales, d'accès à la terre et d'alliances familiales.

En outre, les premiers résultats du recensement général de la population de 1996 font apparaître un tassement très marqué des pôles de peuplement copte du Caire et des villes du Delta qui renforce encore le décalage avec la dynamique encore très rurale de la Moyenne-Égypte.

• De l'importance des valeurs absolues

La question du nombre est très importante. En effet le fléchissement contemporain du poids des chrétiens en Égypte est décrit en termes de proportion : « le lent déclin des

2. Alain Rousillon fait remarquer que, dans les années 1940, les inspecteurs du ministère des affaires sociales ignoraient totalement dans leurs travaux les données statistiques et démographiques que l'appareil d'État produisait pourtant de façon déjà pléthorique et fiable (« Comme si la ville était coupée en deux » *Genèse*. 1996).

coptes tombaient de 8% à 6% en un petit siècle » (Courbage & Fargues, 1992). Ce constat repose sur les effets certains du différentiel de croissance entre chrétiens et musulmans qui, pour l'essentiel, réside dans une transition démographique plus précoce des premiers. Ce différentiel et ses effets sont incontestables, mais dans le même temps, le nombre de chrétiens n'a jamais été aussi important en Égypte³. Or, cette population chrétienne forte de plus de 3 millions de personnes ne peuple pas l'Égypte de la même façon que 730.000 en 1897.

La présence chrétienne est forcément plus prégnante en terme de densité, puisqu'elle n'est pas répartie de façon uniforme sur le territoire et que les régions où elle se regroupe ne se sont pas étendues. Aussi pourrait-on avancer qu'en Moyenne-Égypte, les clivages sociaux ont pu se reporter sur la différence confessionnelle en suivant l'augmentation de la pression sur le sol au fur et à mesure des successions qui divisent la propriété agricole, dans un contexte de croissance démographique sans élargissement de la ressource foncière. En ville, de même, et notamment au Caire, 146.000 chrétiens, chiffre de 1937, ne s'affichent pas à l'échelle de la rue de la même façon que près d'un million aujourd'hui⁴.

Tab 1 — La population chrétienne depuis 100 ans

Année	nombre x1.000	part de la population chrétienne (%)
1897	730	7.3
1907	882	7.9
1917	1.024	8.1
1927	1.182	8.3
1937	1.304	8.2
1947	1.502	7.9
1960	1.905	7.3
1966	2.018	6.7
1976	2.316	6.3
1986	2.864	6.0
1996	3.344	5.7

Recensements de la population

3. Certes des auteurs comme Vatikiotis évalue à 5-6 millions le nombre de chrétiens au VIII^e siècle mais ces chiffres qui feraient des coptes la totalité des égyptiens, négligent qu'une part considérable des habitants de la vallée du Nil, n'étaient pas clairement des chrétiens. Ils étaient encore nombreux à pratiquer des rites dévolus à plusieurs dieux, mélangeant sous des formes de synchrétismes variés des divinités grecques et pharaoniques. Il apparaît désormais clairement aux historiens qu'en bien des lieux, notamment dans la région de Qînâ—Luqsûr, la christianisme s'est retrouvé en concurrence avec l'islam au moment de la conquête, du moins l'implantation du premier était-elle encore très fragile et les rites mal assurés. (cf. Travaux de C. Décobert). Atiya note par ailleurs « qu'il était inévitable que se produisît un certain nombre de conversions sous la domination arabe ; en effet, la parenté apparente du monophysisme copte et monothéisme islamique peut avoir joué un rôle dans la constitution d'un corps de doctrine encore informe ». La belle logique des chronologies successivistes ne semble plus pouvoir tenir et à l'imbrication des religions du Livre, s'ajoutent encore l'influence des divinités localisées. Les mulad-s témoignent encore à présent de ces formes de synchrétismes dans leur procession (par exemple le bateau à la fête de la mosquée Imâm al-Shafî'î évoque irrésistiblement une barque solaire à Luqsûr les offrandes au Nil...).

4 Les premiers résultats du recensement de 1996 permettent d'évaluer la population chrétienne de la région du Caire à environ 990.000 personnes soit un tiers des chrétiens d'Égypte.

Déjà, le déclin relatif ou proportionnel est à envisager en deux temps. En effet, la croissance du début du siècle tient pour une part non négligeable à la présence d'une communauté étrangère et l'amorce du fléchissement est essentiellement dû au départ de ces étrangers⁵. Ce n'est qu'à partir des années soixante que l'on peut parler de différentiel de croissance copte/musulman de façon certaine, même si l'état civil permet de relever un différentiel de fécondité antérieur (cf. Courbage & Fargues, 1992). En outre, jusque dans les années 1970-80, la surnatalité musulmane était compensée par une surmortalité qui neutralisait largement l'évolution des proportions⁶.

Les travaux de Maurice Martin (1982) qui s'appuie à la fois sur une solide connaissance de la réalité copte contemporaine, villageoise, en Moyenne-Égypte et de ses traces historiques, montrent combien est cohérente la démographie chrétienne contemporaine : élever davantage la proportion de chrétiens en Égypte aujourd'hui conduirait en retour à sous-estimer largement la profonde dépression qui s'est prolongée jusqu'au début du XIXe s. — « Le mouvement d'islamisation une fois achevé, vers le XVe s. L'église copte entre dans une longue période d'hibernation qui durera jusqu'au milieu du XIXe s. »⁷. — ou à surestimer de façon improbable les dimensions démographiques du renouveau copte qui a accompagné la mise en place de l'État moderne et l'unification de l'Égypte accédant à l'indépendance à travers un élan nationaliste transcendant les différences confessionnelles.

La Description de l'Égypte (1802) donne 200.000 chrétiens pour une population estimée à 2.500.000 personnes, soit 8% de la population, les estimations du début du XIXe s. (1800-1840) sont sensiblement en retrait et s'accordent autour de 150.000, soit 5% des Égyptiens (Martin, 1982). Les évaluations progresseront et s'affineront en suivant la croissance démographique et la mise en place de l'appareil statistique. Durant toute cette période, ces estimations ne soulèvent aucune opposition, et sont même parfois avancées par l'église elle-même ou encore par des missionnaires. Ce n'est qu'à partir des années 1970 qu'apparaît clairement un front copte de contestation qui mobilise le nombre pour demander une représentation politique plus importante, autrement dit une meilleure insertion de ses élites, de sa société civile dans les rouages politiques et, pour faire masse dans la lutte contre l'islamisation des instances étatiques, juridiques et plus largement de la société sous le régime du président Sadate (1970-1981) (el-Khawaga, 1993). Dès lors, en rejetant les résultats des recensements, et en proposant des chiffres qui font passer la proportion de chrétiens dans la population égyptienne au dessus de 15%, le patriarcat et

5. Ainsi en 1917 pour obtenir les chrétiens égyptiens, il faut soustraire aux 1.024.000 chrétiens 175.000 étrangers. Ces derniers représentent alors 17% des chrétiens. En 1976, la part d'étrangers est en revanche nettement plus faible, il convient de soustraire aux 2.316.000 chrétiens 21.370 étrangers chrétiens, soit moins de 1% du total. Il faut retenir que le différentiel de proportion entre la période libérale et le présent, plus que les valeurs absolues, dans la mesure où parmi les étrangers de 1917, il y a des sujets protégés égyptiens dont de nombreux coptes... Il s'agit simplement de faire remarquer la coïncidence de cet essor apparent avec la forte présence étrangère.

6. En 1960, le taux brut de natalité des musulmans était de 43,8‰ contre 31,4‰ pour les chrétiens. Le taux brut de mortalité était respectivement de 17,0‰ et 11,9‰. Ce dernier s'alignera sans différence confessionnelle à partir de 1980 à 10,5‰. Alors que la différence de natalité subsistait encore : 38,9‰ versus 30,8‰ (État civil, Cintham).

7. (Martin, 1982) Le patriarcat de Cyrille IV (1852-1870) marque communément les débuts de ce qu'on appelle le « mouvement de réforme » de l'église copte. (Cf. Sekaly, 1970).

les hommes publics chrétiens opèrent une rupture avec leur histoire moderne. Le nombre devient une valeur symbolique sans prise avec la réalité démographique⁸.

Il faudrait encore ajouter, pour ceux qui douteraient encore de la fiabilité des mesures de la variable confessionnelle dans les recensements, que les données à l'échelle locale pour plus de 5.000 villages, bourgs et villes restent cohérentes durant 11 recensements. Or, cela ne peut pas être le produit d'une action volontaire de sous-estimation qui se serait transmise durant 100 ans à travers des générations de fonctionnaires. Les analyses localisées qui suivent témoignent clairement de la cohérence de la collecte des données à travers la complexité des trajectoires locales et de la géographie des « pays ».

• **1996 : le poids réaffirmé du Saïd**

À l'échelle régionale, les résultats provisoires du recensement général de la population effectué en novembre 1996 confirme globalement les tendances antérieures. Dans un contexte général de fléchissement marqué de la croissance qui s'est établi durant la décennie 1986-1996 à 2% par an contre 2,8 durant la décennie antérieure, les chrétiens sont en retraits avec un taux de 1,6% contre 2,2 auparavant. Ce différentiel se traduit par une baisse de la proportion de chrétiens, déjà signalée, même si l'Égypte compte 440.000 chrétiens de plus qu'en 1986.

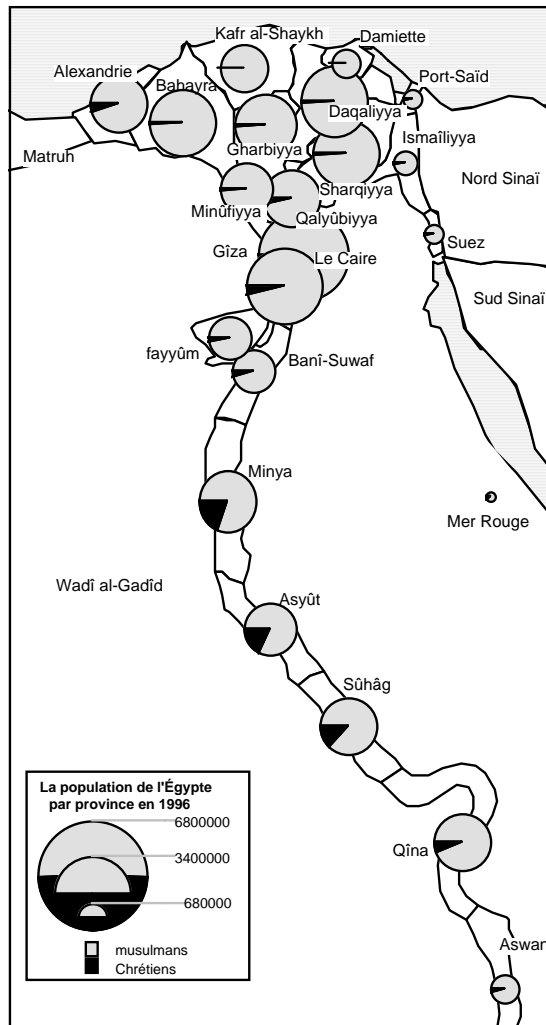
Toutefois, la répartition régionale des rythmes de croissance depuis 10 ans révèlent de nouvelles tendances :

- Le Caire, Alexandrie et les villes du Canal enregistrent un tassement spectaculaire ;
- à l'inverse, les régions de Minya, Asyût et Sûhâg enregistrent des croissances fortes, plus fortes que durant la décennie antérieure (1976-86).

Pour les villes du Delta, ces taux, compris entre 0,14% par an pour Alexandrie et 0,69 pour Suez, voire négatifs comme à Port-Saïd ou Damiette, reflètent l'existence d'un mouvement d'émigration vers l'étranger, notamment vers l'Amérique du Nord, de citadins chrétiens. Le taux de 0,13% pour le Caire contre 1,2 pour les musulmans plaide pour une interprétation comparable en ce qui concerne la capitale.

Toutefois, l'effondrement de la croissance au Caire — elle était encore de 1,1% entre 1976 et 1986 — est en partie compensé par des taux très forts dans les deux régions où s'étendent les périphéries populaires de l'agglomération du Caire, autrement dit l'effondrement au centre et aussi le contre-effet d'un puissant mouvement de déconcentration qui touche davantage les quartiers chrétiens du fait de leur position déjà excentrée dans le gouvernorat du Caire (Denis, 1997). Dans la province de Gîza, le taux de croissance annuel des chrétiens s'établit à 3,9% contre 1,8 pour le taux des musulmans et, en Qalyûbiyya, à 4,3% contre 4,2.

8. En 1962, Wakin donne 4 millions de coptes soit 16% des Égyptiens ; en 1975, le pape Shenouda estime les coptes à 7 millions alors que la même année le Président Carter parle de 8 millions, soit 20% des Égyptiens ; contestant les résultats du recensements de la population de 1976, les paroisses avancent le chiffre de 5 millions soit 1/8 de la population, alors que les coptes de la diaspora parlent de 7-8 millions de coptes ; en 1982 l'amba Gregorius estime les chrétiens à 10 millions soit 23% ; aujourd'hui, l'église avance souvent la proportion de 13% et situe le nombre entre 9 et 11 millions.



Les taux des provinces médianes de la Vallée témoignent, en revanche, d'une vitalité extrême. À Minya, s'établissant à 2,5%, il dépasse même le taux des musulmans de 2,2 et à Sûhâg il est égal à 2,5 encore. À Asyût, sensiblement en retrait, il s'établit néanmoins à 2,1 contre 2,4. Le cas de Minya est sans doute moins à mettre sur le compte d'une natalité plus forte des chrétiens que sur un différentiel lié à la migration de mains-d'œuvre vers les pays du Golfe dont cette province fournit un important contingent⁹. Il s'agit d'une distinction nouvelle, car si l'Irak était une destination de travail ouverte aux chrétiens, l'Arabie Saoudite et les autres monarchies pétrolières leurs sont fermées, ce qui peut avoir pour effet de construire à travers la migration une nouvelle hiérarchie sociale recoupant les différences confessionnelles.

Cette dimension mise à part, ces taux forts, supérieurs à la moyenne générale de l'Égypte (2,1), sont aussi plus élevés que pour la période 1976-1986 (Minya, 2,5 contre 2,4 ; Asyût, 2,1 contre 2,0 ; Sûhâg 2,5 contre 1,6). Si depuis le début des années 1990, ces gouvernorats sont le théâtre privilégié de la violence politique et si parfois, ces confrontations entre extrémistes islamistes et le pouvoir ont pris pour cible des églises ou d'anonymes paysans chrétiens, cela ne trouble en rien la démographie chrétienne. Faudrait-il y voir à l'inverse même, un peu comme le propose Barth (1969) dans ces travaux sur l'identité, un élément favorable à l'affirmation identitaire dont la reprise de la natalité pourrait être un signe ? Ce n'est pas l'isolement qui stimule la distinction ou l'affirmation mais les interactions, voire des tensions.

Il est plus difficile de parler de la région de Qîna, les résultats du district de Luxor, érigée en province indépendante en 1995, n'ayant pas été publiés. Toutefois, il semble que cette région soit en retrait par rapport au reste de la Vallée médiane, avec un taux inférieur à 2% par an. Cette situation s'explique en partie par la place qu'ont pris les chrétiens de cette région dans le développement de la nouvelle ville balnéaire de Ghardaqa sur les rives de la Mer Rouge. Là, les chrétiens représentent désormais 10% de la population, contre 3,6% en 1976.

Ce mouvement des années 1990 a pour effet de renforcer le poids de la Moyenne-Égypte dans la distribution des chrétiens d'Égypte au détriment de la région métropolitaine du Caire et du Delta (tableau 2). Dans le Delta, le recul concerne les grandes villes puisque les provinces rurales comptaient déjà très peu de chrétiens en 1976. Même en 1897, le nombre de chrétiens dans le Delta apparaît artificiellement gonflé par la présence d'étrangers dans les villes du Canal et à Alexandrie (30% de chrétiens alors à Port-Saïd et 17 à Alexandrie), sinon ailleurs ils sont déjà très peu nombreux — 1,8% en Gharbiyya, 3% en Minûfiyya ou en Sharqiyya, et 2,3% en Daqaliyya. Le déchristianisation du Delta est à chercher dans les révoltes coptes des premiers siècles de la conquête et dans les contrecoups des croisades (Martin, 1982).

Le poids du Caire, faible encore en 1897, va s'affirmer durant les décennies 1930 et 1940, avec des taux de croissance annuel qui vont s'approcher de 8% par an en raison d'une sur-représentation des chrétiens, en particulier de la Vallée, dans les flux de migrants vers la capitale, dans une phase où l'exode rural est à son apogée.

9. Le recensement de 1996 comptabilise 2 millions d'Égyptiens à l'étranger de façon temporaire.

Tab 2 — La répartition régionale des chrétiens¹⁰

	1897	1976	1986	1996
Région du Caire	11,9	28,3	28,8	27,2
Moyenne-Égypte	59,1	49,3	48,9	52,3
Vallée autres	5,8	6,1	6,4	6,4
Delta	23,5	16,2	16,1	14,1
Égypte	100 %	100 %	100 %	100 %

Recensements de la population

Ainsi se dessine une opposition forte entre une démographie urbaine profondément en recul, marqué par un déficit migratoire autant que naturel, et des provinces rurales de la vallée où les chrétiens, nombreux, font parfois mieux que se maintenir. Ce mouvement a pour effet de reclasser la Moyenne-Égypte avec plus de la moitié des chrétiens d'Égypte, et donc de renforcer les racines saïdi-es de la communauté copte (tableau 2)¹¹.

Le Saïd se distingue encore par la stabilité structurelle du poids des chrétiens depuis 100 ans. À Minya, la proportion de chrétiens a même cru entre 1897 et 1996 passant de 17,7% à 19,4% du total des habitants de la province ; à Asyût elle se tient entre, respectivement, 22,6 et 18,2 ; à Sûhâg, elle est passée de 16,4 à 13,1.

Les deux autres grandes provinces historiques du peuplement chrétien Banî Suwaf et Qîna ont en revanche connu une sensible érosion de la présence chrétienne, mais surtout, elle était déjà en 1897 très nettement en retrait par rapport à ce que ces provinces représentent dans l'histoire chrétienne de la vallée du Nil . À Banî Suwaf en 1897, ils comptaient pour 6,4% et en 1996 pour 4,9%, à Qîna (sous réserve des chiffres de Luxor) ils se maintiennent autour de 7% (7,7 en 1897).

Cela tient à la différence de peuplement entre ces extrémités de la Vallée médiane et son centre (Minya, Asyût et Sûhâg). La région de Banî Suwaf était une région dont une large partie des terres étaient tenues par de puissants monastères implantés en retrait sur les marges désertiques de la vallée (le monastère d'Ambu Samuel serait une trace de cette structure classique). Autrement dit, les chrétiens ne s'affirmaient pas par une forte présence dans la vallée. Le manque de cohésion de ce peuplement semble pouvoir expliquer sa dissolution : Le peuple était coupé de l'église. Son absence d'ancrage, à l'exception de quelques villages, ne lui aurait pas donné une assise suffisante pour s'intercaler ou se maintenir dans le maillage des villages et des bourgs de la vallée. Avec 14% de chrétiens, la capitale régionale Banî Suwaf est désormais le plus grand centre chrétien de la région (21.500 chrétiens en 1986). La totalité des centres anciens, comme Bahnasa, ont disparu à l'exception de quelques petits villages, notamment dans le district de Bîba, comme Banî Khalîl (97% de chrétiens) et Banî Hâshin (65%). Ce tassement régional des localités depuis 100 ans s'est accompagné d'un sensible renforcement de la capitale. Elle ne comptait en effet que 10% de chrétiens en 1897. Le Fayyûm relèverait d'une configuration comparable, passant de 4,9% à 2,8% entre 1897 et 1996, avec des

10. Région du Caire : Le Caire, Qalyûbiyya, Gîza ; Moyenne-Égypte : Minya, Asyût, Sûhâg, Qîna ; Vallée autres, Banî Suwaf, Fayyûm, Aswân ; Delta tout les gouvernorats du delta et du canal.

11. Ce renversement de tendance mériterait d'être exploré davantage puisque, dans le même temps — sur cent ans —, le poids de la Moyenne-Égypte a très sensiblement décru passant de 37% du total de la population égyptienne à 25%. Cette inversion implique des différentielles notoires en matière de migration inter-régionale entre coptes et musulmans.

pôles très peu nombreux en dehors de la capitale régionale. La ville de Fayyûm comptait 22.800 chrétiens en 1986, qui représentaient 10% du total des habitants, soit une proportion comparable à 1897 (10,7%). Déjà en 1897, le Fayyûm ne comptait pas d'ancrages ruraux très marqués : la part maximum était relevée à Qa`âbî al-Qadîma, dans le district de Sinûris, mais ne s'établissait qu'à 26% (18 en 1986) et en dehors de ce village aucun point remarquable.

Le cas de la région de Qîna est encore différent : au moment de la conquête, nous l'avons déjà signalé, la conversion au christianisme entre, en quelque sorte, en concurrence avec la conversion à l'islam alors que les rites mal établis (par exemple, des moines momifiés ont été retrouvés à Dayr al-Baharî, près de Luxor) n'ont pas effacé le rôle des divinités locales. Par ailleurs, la répression des révoltes du VIIIe s. autour de l'ancienne Thèbe et les exactions des Banî Hilal et des Banî Sulaym dans la région de Qûs au XIe s. ont largement réduit les ancrages coptes. Au XVIIIe s. encore, l'autorité ottomane ne dépasse guère la région de Girga. Plus au sud, les tribus dominant et la communauté chrétienne déjà fortement mis à mal se trouve encore davantage coupée des foyers de la Moyenne-Égypte. Ce qui vaut pour Qîna, vaut a fortiori pour Aswan où les chrétiens n'ont jamais été très présents — depuis cent ans, leur part s'est en revanche accrue passant de 2,8% à 5%.

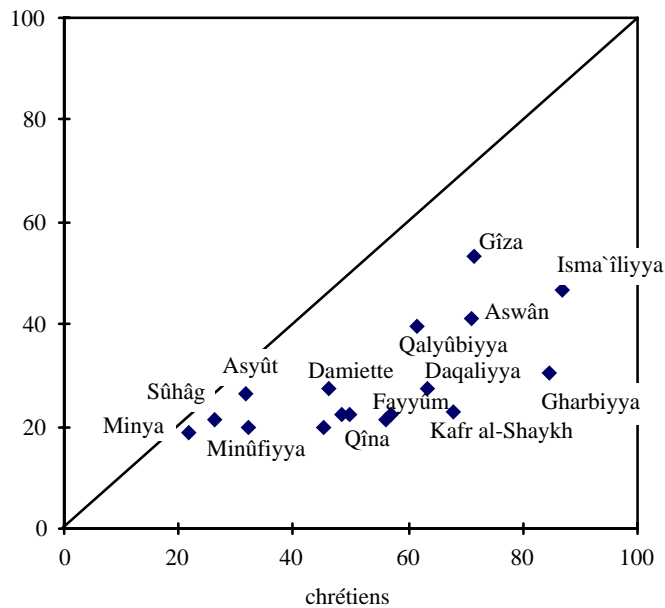
Ainsi, la carte du peuplement chrétien en 1897, mais encore en 1986, propose une configuration de trace ; de trace au sens où l'entendait l'historien Bernard Lepetit (1995), c'est-à-dire de structures héritées qui jouent un rôle actif dans la dynamique des paysages sociaux présents. La trace n'est donc pas un simple objet archéologique mais une ressource que les acteurs peuvent mobiliser, activer et interpréter.

• Villes et villages

À l'échelle de la république, les chrétiens sont plus citadins que les musulmans : en 1996, 54% vivaient dans des villes contre 42% des musulmans. Cela tient en partie au poids du Caire, et au caractère presque exclusivement urbain du peuplement chrétien dans les régions où ils sont faiblement implantés, c'est-à-dire au regroupement communautaire dans l'anonymat relatif des grandes villes (cf. graphique 1). Dans le Delta où ils sont de longue date très minoritaires, les chrétiens ne sont plus présents que dans les grandes villes, (...), et dans quelques villages très isolés.

*Graph. 1 — Poids des urbains dans la population chrétiennes et musulmanes des provinces en 1996*¹²

12. Sont exclus de ce graphique les 4 gouvernorats entièrement urbains, à savoir, Le Caire, Alexandrie, Port-saïd et Suez.



Cette urbanité plus marquée des chrétiens, qui n'est pas nouvelle mais plutôt une constante du peuplement, est à associer en partie à leur meilleur niveau d'éducation et à leur sur-représentation dans les métiers qualifiés qui s'exercent pour l'essentiel en villes. Le différentiel de niveau d'éducation pouvait s'apprécier de la façon suivante, au regard des résultats du recensement de 1986 :

— 43% des urbains musulmans de plus de 10 ans étaient analphabètes contre 32% des chrétiens ;

— moins de 7% des urbains musulmans de plus de 10 ans avaient fréquenté une université contre plus de 11% des chrétiens.

Seulement, si l'éducation joue en faveur des chrétiens des villes, elle est en revanche un indicateur très défavorable pour les villageois chrétiens qui sont à plus de 75% analphabètes contre 72% des musulmans et à peine 1% à avoir connu l'université contre 1,3% des musulmans. Outre que le rapport est favorable aux musulmans, il met en valeur la profonde rupture entre les chrétiens des villes et ceux des villages (32 versus 75). Le maillage des kuttab-s jouent en faveur de la population musulmane rurale qui bénéficie ainsi d'un relais à l'école publique et d'un service de préscolarisation (l'école publique prenant les enfants à partir de 7 ans). À Sûhâg en 1992, par exemple, les écoles d'al-Azhar scolarisaient près de 14% des enfants du primaire et du secondaire, et plus de 8% à Asyût (la moyenne nationale s'établissait à 7%)¹³. Dans ces deux provinces, la part de ces écoles en termes d'enfants scolarisés s'est accrue de près de 4% entre 1990 et 1992. Ce système d'encadrement local des populations tranche avec l'investissement à dominante urbaine, voire métropolitaine des écoles chrétiennes.

Or en Moyenne-Égypte, les chrétiens sont très majoritairement des ruraux, d'autant plus que les bourgs considérés comme villes sont encore bien souvent que des agglomérations agricoles (22% d'urbains dans la province de Minya, 32 dans celle d'Asyût et 26 à

13. Source : *Egypt Human Development Report 1995*. Institut of National Planning. Le Caire.

Sûhâg). Ces villes ne disposent pas de traits d'urbanité très affirmés, de services rares, en dehors des équipements publics liés à leur fonction administrative d'encadrement comme chef-lieu de district et les activités industrielles y sont généralement indigentes.

• Le Saïd : ancrage et complexité du peuplement

La distribution régionale articulée au niveau d'urbanité des chrétiens reprend en les accentuant à l'extrême, les oppositions générales entre la Vallée et le Delta héritées du XIXe s : entre une société où les cités se démarquent de leur arrière-pays et organisent la mise au travail des campagnes et une société plus « traditionnelle » où les clivages recouvrent d'autres structures d'appartenance comme la famille, voire la tribu, pour le moins plus rurale (Baer, 1982).

Une tendance à l'urbanisation des chrétiens s'observe néanmoins dans la Vallée (tableau 3). Elle est très marquée sur ses marges sud, dans la province de Qîna, où les villes ont absorbé la majeure partie du croît démographique, c'est-à-dire là où les ancrages ruraux étaient déjà très faibles en 1897. On relèvera ici, que la ville de Qift, site d'où viendrait le terme « qibt » donc copte, en d'autres termes; un des sites originels du christianisme égyptien, ne comptait plus en 1897 que 1,7% de chrétiens.

À l'opposé, contrariant le processus général d'urbanisation, les chrétiens de la région de Minya sont sensiblement plus ruraux qu'un siècle plus tôt. Ils sont encore à plus de 65% dans des villages où des bourgs sans statut de chef-lieu. La région de Sûhâg occupe une position médiane dans ce processus, alors que dans la province d'Asyût, si les chrétiens restent encore des ruraux pour plus de 60%, le poids des urbains s'est accru de plus de 25%.

Tab. 3 — Évolution sur cent ans de la répartition entre urbains et ruraux des chrétiens de Moyenne-Égypte

région	rural / urbain	1897	1986	% 1897	% 1986	taux annuel de coissance
Minya	"	33 387	137 372	35,4	34,5	1,4
Asyût	chefs-lieux	20 061	128 305	11,7	37,8	1,9
Sûhâg	"	29 541	92 766	26,2	34,0	1,2
Qîna	"	21 291	78 418	39,2	60,8	1,3
Minya	"	61 037	260 628	64,6	65,5	1,5
Asyût	bourgs et villages	151 049	210 695	88,3	62,2	0,3
Sûhâg	"	83 245	180 234	73,8	66,0	0,8
Qîna	"	33 061	50 582	60,8	39,2	0,4

Ainsi, au caractère rural du peuplement chrétien de la Vallée, il convient d'associer de larges communautés urbaines, les plus importante derrière celles du Caire et d'Alexandrie : Asyût, 71.000 chrétiens ; Minya, 40.000 ; Sûhâg, 32.000 ; Mallawî, 30.000 ; Luxor, 21.000 (cf. Annexe 1). À la grande différence du reste de l'Égypte, il convient donc, en ce qui concerne les régions, de Minya, Asyût et Sûhâg de souligner la spécificité de l'articulation entre les peuplements urbains et ruraux — les villes ne font pas le vide dans leur arrière-pays. Il n'y a pas de façon claire les trace d'un exode rural confessionnel, lié comme il est parfois évoqué, à une fuite de l'étroitesse du village pour la sécurité de la grande ville.

Dans la région de Minya depuis 1897, l'affirmation à l'échelle des villages n'a pas été exclusive, d'un ancrage réaffirmé dans les chefs-lieux. Si la capitale régionale se tient autour de 20% depuis un siècle, au même titre que Dayr Muwâs ou Samâlût, Banî Mazâr, Maghâgha et Mallawî ont vu le poids des chrétiens y croître de façon très remarquable : à Mallawî, de 19% à 31% du total des habitants. De même, Abû Qurqâs s'est affirmée comme la localité de plus de 10.000 habitants la plus chrétienne d'Égypte avec ses 13.500 chrétiens qui représentent 66% de ses habitants. Ce n'est peut-être pas un hasard si c'est villes apparaissent, plus que d'autres, comme le théâtre de violences visant des coptes. La forte poussée du peuplement chrétien en quelques générations et dont il conviendrait de connaître les modalités, est très certainement un facteur de déstabilisation des équilibres inter-communautaires¹⁴. Un sentiment d'envahissement et d'appropriation économique et politique de ces villes peut y être mobilisé par des extrémistes et y trouver une adhésion populaire plus aisément qu'ailleurs.

La situation de la province d'Asyût depuis cent ans, en dehors de la stabilité de la part de chrétiens dans sa capitale, est marquée par la juxtaposition de très fortes hausses comme à Dayrût à des baisses non moins brutales comme à Abnûb... Il en va de même dans la région de Sûhâg où, à la forte baisse d'Akmîm, s'oppose les fortes hausses de la capitale régionale et de Balyana...

La disparité de ses dynamiques témoignent de la difficulté de synthétiser l'évolution de la distribution des chrétiens à l'échelle locale d'autant que l'évolution des chefs-lieux n'est qu'une des figures émergentes d'une structure de peuplement autrement plus complexe, si l'on considère la diversité des trajectoires au niveau des villages.

Tab 4 — district de Mallawî 1897-1986 : des dynamiques divergentes¹⁵

Villages	1986 chrétiens	% 1897	% 1976	% 1986	1976-1986 taux annuel de croissance
Nazlat Tûna	1	0,0	0,0	0,0	0,0
al-Shaykh 'Abbâda	94	0,2	2,3	3,7	1,4
Tûnat al-Gabal	30	0,7	0,4	0,3	0,0
Singirg	27	1,1	0,5	2,2	1,7
Um Qamis	36	1,8	0,6	0,1	-0,5
al-Shaykh Husayn	79	2,6	2,5	4,3	1,8
al-'Urayn Baharî	19	3,5	0,7	1,2	0,4
Qilba	95	3,6	1,1	1,6	0,5
Darwa	911	3,7	8,7	9,3	0,6
al-Sawâhiga	85	3,8	2,8	3,6	0,9
Nazlat Tanda	40	4,9	3,3	3,3	0,0
Nazlat Hamzâwî	216	5,1	7,0	8,5	1,5
Minshât al-Maghâliqa	240	5,5	3,2	4,1	0,9
Abû Qilta	64	6,0	1,6	2,3	0,7

14. On se doit de faire remarquer, à l'inverse — et ce n'est qu'un exemple —, qu'un député chrétien, grand propriétaire foncier, est élu régulièrement depuis 20 ans député du district de Maghâgha. Les chrétiens ne représentent qu'un septième de la population de ce district, autrement dit les allégeances politiques ne recouvrent pas nécessairement les appartenances religieuses...

15. Il ne s'agit pas de tout les villages du district de Mallawî dans ses limites du recensement de 1986, mais simplement de ceux dont nous sommes sûr de l'intégrité des limites durant le siècle.

al-'Urayn Qiblí	14	6,4	0,4	0,2	-0,2
al-Ashmûnayn	298	7,9	3,9	5,9	2,0
Dayrût Um Nakhla	128	10,0	1,7	2,7	1,0
Qasr Hawr	1 128	10,5	12,8	12,8	0,0
al-Mahras	831	11,4	7,7	8,5	0,8
Banî Rûh	4	15,5	0,2	0,0	-0,2
al-Rûda	1 934	15,8	14,1	16,5	2,5
Tanda	2 260	15,8	13,8	15,9	2,1
al-Rayrmûn	682	16,5	7,7	8,9	1,2
al-Ma'sarah Baharî	907	17,0	10,9	14,0	3,1
Mallawî	22 401	19,2	30,2	31,0	0,9
Naway	1 349	19,8	17,1	16,7	-0,4
al-Shaykh Shabîka	425	20,4	8,4	8,4	0,0
Banî Khâlid	1 090	23,9	17,7	21,6	3,9
Nazlat Sharmûkh	509	24,5	23,7	29,9	6,2
Qulundûl	2 235	26,0	17,6	18,5	0,9
Hawr	2 149	29,9	27,4	29,4	2,1
al-Birsha	3 904	35,8	31,4	37,2	5,8
al-Bayyâdiyya	8 361	87,8	91,7	93,3	1,6
Dayr Abû Hanis	8 576	99,4	94,7	98,6	4,0
Dayr al-Birsha	5 991	100,0	94,0	98,8	4,8

Les destins des villages sont difficiles à totaliser même à l'échelle du district, tant ils semblent dans leur singularité renvoyer à la diversité des histoires locales, à la logique des lieux. Il nous est difficile, à ce stade, de mettre en avant, même en partie, un système d'explication général, voire simplement partiel, qui permettrait de rendre compte de cette diversité¹⁶.

• Perspectives

La certitude positiviste qui accompagne souvent l'usage des grands nombres, aurait dû nous conduire à quelques affirmations bien arrêtées sur le destin de la communauté chrétienne d'Égypte, sur les modalités de son déclin ou de son renouveau. Seulement, la confrontation des tendances sur la longue durée et des distributions locales, nous conduit à beaucoup plus de circonspection. L'approche géographique, le jeu des échelles et du temps permet certainement de donner les grands cadres de l'évolution et donc de cerner le champ des investigations nécessaires pour comprendre les ressorts de la dynamique chrétienne en Égypte et les modalités de son insertion dans le mouvement général, mais le jeu des quantités et des proportions interroge ici plus qu'il ne donne les moyens d'affirmer doctement.

À ce stade, quelques observations peuvent néanmoins être soulignées comme jalons de recherches à venir. La distribution très contrastée des chrétiens sur le territoire et la

16. En outre, il convient d'avancer avec prudence, les comparaisons à l'échelle locale sur 100 ans, compte tenu des changements de limites administratives et des créations de villages. La base de ces changements a été compilée au CEDEJ, mais nous n'avons pas encore pu tenir compte ici de façon exhaustive des milliers de changements qui jalonnent nos 11 recensements et 5.000 unités.

relative stabilité des grandes structures sur un siècle invitent à interroger les discours quant à l'unité de la nation égyptienne qui poussent à accentuer l'uniformité du territoire et du peuplement :

— « Les coptes se trouvent répandus sur le territoire égyptien d'une façon aussi homogène et universelle que l'air et l'eau, et il n'y a pas de lieu où ils ne se trouvent pas côte à côte avec leurs frères musulmans, en ville ou au fond des campagnes (Hanna, 1980) ... » ;

— ou encore « En fait, les chrétiens d'Égypte, qui ne sont nulle part en majorité, ni ne constituent nulle part de concentrations régionales véritables, se trouvent répandus dans toutes les cellules du corps égyptien, comme un élément inséparable et indiscernable de ce corps. (...) Tout cela signifie que la coexistence et l'interpénétration géographique sont des traits fondamentaux, de même que l'interpénétration économique et professionnelle... (Hamdan, 1981) ».

L'optimisme nationaliste mis à part, ces propos d'auteurs qui n'ignorent pas pour autant la réalité très contrastée du peuplement invitent à éclairer davantage l'absence de ségrégation qui caractérise la distribution des chrétiens en Égypte. À l'échelle de l'agglomération du Caire, il convient même de parler d'une dispersion des chrétiens liés, comme pour l'ensemble des Caireotes, aux contraintes de logement et de décohabitation familiale (Denis, 1997). En province, dans les villes bien sûr, mais aussi dans les hameaux les plus étroits, les chrétiens ne sont jamais isolés. Inversement, des familles chrétiennes, parfois pas plus de 5 ou 6 personnes, vivent dans un village de 2.000 habitants et l'on retrouve souvent leur trace 100 ans auparavant. Les formes de regroupement et de dispersion rurale semblent une piste intéressante. Ceci conduirait à s'interroger sur les modalités du vivre ensemble à l'échelle du village et de la rue, dans les districts mixtes de la Moyenne-Égypte. Les formes d'imbrication, de complémentarité et d'alliance, à l'échelle du village souvent soulignées depuis les ouvrages classiques comme celui de Ayroul ou de Berque, ne semblent pas pour autant avoir stimulé une réflexion, de même que les formes de distinction ou d'unicité des pratiques (Weyland, 1993).

Enfin, la distanciation entre ruraux et citadins et la totalisation de la communauté chrétienne par le patriarcat notamment, est un sujet qui semble loin d'être épuisé. Si le débat sur la manière d'organiser le développement des villages et d'investir dans les associations qui a animé l'opposition entre l'amba Samuel et le pape Chenouda dans les années 1970 (cf. al-Khawaga, 1993) semble s'être effacé au profit d'un alignement du discours autour des grands enjeux nationaux, le fossé existe plus que jamais.

• Éléments bibliographiques

— Atiya A.S. 1968. *A History of Eastern Christianity*. Londres. Methuen & Co. contemporain. n°2.

— Atiya A.S. « al-Kibt » *Encyclopédie de l'Islam*..

— Ayroul H.H. 1938. *Mœurs et coutumes des fellahs*. éd. Payot. Paris.

— Barbulesco L. 1985. « Les chrétiens égyptiens aujourd'hui : éléments du discours ». *Dossier du Cedej*. n°1, 118 p.

- Barbulesco L. 1990. *La participation de la communauté copte d'Égypte (1881-1981) : attitudes collectives et orientations idéologiques*. Thèse de doctorat. IEP Paris.
- Carter B.L. 1986. *The copt in Egyptian politics 1918-1952*. American University in Cairo Press. Le Caire.
- Baer G. 1982. « Continuity and change in Egyptian rural society, 1805-1882 ». *L'Égypte au XIXe siècle*. Éd. Du CNRS.
- Barth F. éd. 1969. *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization fo Culture Difference*. Little, Brown & Co., Boston.
- Berque J. 1957. *Histoire sociale d'un village égyptien au XXe siècle*. éd. Mouton. Paris.
- Courbage Y & Fargues P. 1992. *Chrétiens et juifs dans l'Islam arabe et turc*. Fayard. 345 p.
- Chitham C.J. 1986. *The Coptic Community in Egypt. Spatial and Social Change*. Centre for Middle Eastern and Islamic Studies. Occasional Papers Series. n°32, 121 p.
- Denis É. 1997. « Géographie d'une diffusion : Les chrétiens au Caire de 1940 à 1990 ». *Rapport sur les religions en Égypte 1997*. Centre d'étude stratégique al-Ahrâm. (En arabe).
- El-Khawaga D. 1993. *Le renouveau copte : la communauté comme acteur politique*. Thèse de doctorat. IEP Paris.
- Hamdan G. 1981. *Sharsiyat Misr* (La personnalité de l'Égypte). éd. `Alam al-Kutûb. Tome II, pp. 511-528.
- Hanna M. 1980. « Na`m aqbât, lakayn misriyûn ». (Coptes oui, mais Égyptiens aussi). éd. Madbûlî. Le Caire.
- Ireton I. 1997. « Les Saïdî-s : les 4 relations d'incertitudes d'un construit identitaire à référent territorial ». *Logiques identitaires en Égypte*. (C. Décobert éd.) éd. EHESS, à paraître.
- Lepetit B. 1995 « Le présent de l'histoire ». *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*. Lepetit éd. Albin Michel. pp. 273-298.
- Martin M. 1982. « Note sur la communauté copte entre 1650 et 1850 ». *Annales Islamologiques*. Le Caire. n°XVIII, pp. 193-215.
- Martin M. & Ducruet. 1967. « Statistiques chrétiennes d'Égypte ». *Travaux et Jours*. Le Caire. n°24, pp. 65-75.
- Meinardus O. 1970. *Christian Egypt. Faith and Life*. Le Caire. The American University in Cairo Press.
- Rafestin C. 1985. « Religions, relations de pouvoir et géographie politique ». *Cahiers de Géographie du Québec*. n°76, p. 101-107.
- Roussillon A. 1994. « Changer la société par le Jihad, sédition confessionnelle et attentats contre le tourisme : rhétoriques de la violence qualifiée d'islamique en Égypte ». *Le phénomène de la violence politique : perspectives comparatistes et paradigme égyptien*. Dossier du CEDEJ. Le Caire.
- Sekaly S. 1970. « Coptic Communal Reform 1860-1914 ». *Middle Eastern Studies*. n°6, pp. 247-275.
- Wakin E. 1963. *A lonely minority*. éd. William Morrow & C°, New York.

— Weyland P. 1993. *Inside the third world village*. Roudledge. 257 P. (Cet ouvrage prend comme archétype du village égyptien, un des rares bourgs du Delta, Kafr al-`Ishra, en Daqaliyya, à compter une proportion non négligeable de chrétiens).

Annexe 1 : Évolution du poids des chrétiens dans les villes de Moyenne-Égypte

régions	chefs-lieux de district et de région	1897 chrétiens	1986 chrétiens	1897 % chrétiens	1986 % chrétiens	1897 / 1986 différence %	1897 / 1986 taux annuel
Minya	al-Minya	4 528	40 395	18,5	22,6	4,0	2,2
Minya	al-'Adwa	45	283	1,9	2,9	0,9	1,9
Minya	Banî Mazâr	1 101	10 376	13,9	21,6	7,8	2,3
Minya	Abû Qurqâs	5 596	13 548	52,2	66,3	14,1	0,9
Minya	Dayr Muwâs	1 793	5 156	23,2	20,3	-2,9	1,1
Minya	Samâlût	1 791	15 250	23,7	24,4	0,7	2,2
Minya	Matay	358	2 192	9,3	7,6	-1,7	1,8
Minya	Maghâgha	1 010	10 486	14,3	20,6	6,3	2,4
Minya	Mallawî	3 839	30 619	19,2	31,0	11,8	2,1
Asyût	Asyût	11 422	71 076	27,1	26,0	-1,1	1,9
Asyût	Abnûb	4 801	12 154	82,8	25,2	-57,6	0,9
Asyût	Abû Tîg	2 981	9 929	26,7	20,5	-6,2	1,2
Asyût	al-Badârî	2 023	6 296	25,8	18,2	-7,6	1,2
Asyût	Sâhil Salîm	2 666	2 452	36,5	12,5	-24,0	-0,1
Asyût	al-Ghanâyim	2 665	2 314	21,3	7,0	-14,3	-0,1
Asyût	al-Qûsiyya	2 863	12 831	32,9	30,5	-2,3	1,5
Asyût	Dayrût	372	8 566	10,2	19,3	9,0	3,2
Asyût	Sudfa	144	3 503	27,0	24,1	-3,0	3,3
Asyût	Manfalût	3 450	8 251	22,7	15,8	-6,9	0,9
Asyût	al-Nâsriyya	5	2 200	0,5	33,2	32,7	6,3
Sûhâg	Sûhâg	2 265	31 876	15,6	24,0	8,4	2,7
Sûhâg	Akhmîm	7 975	5 228	28,5	7,4	-21,1	-0,4
Sûhâg	al-Balyana	2 402	8 826	12,5	26,5	14,0	1,3
Sûhâg	al-Marâgha	1 013	3 905	13,9	16,5	2,6	1,4
Sûhâg	al-Minsha	2 009	3 722	18,6	9,9	-8,6	0,6
Sûhâg	Girga	4 842	12 574	27,0	18,6	-8,4	1,0
Sûhâg	Guhayna	1 633	5 604	9,8	16,5	6,6	1,3
Sûhâg	Sâqulta	177	797	2,6	5,8	3,3	1,5
Sûhâg	Tima	3 855	14 448	33,1	30,9	-2,3	1,3
Sûhâg	Tahtâ	3 370	5 786	19,7	9,9	-9,8	0,5
Qîna	Qîna	4 291	15 750	15,6	13,1	-2,5	1,3
Qîna	Abnûd	322	512	6,7	4,1	-2,6	0,5
Qîna	Abû Tisht	161	802	6,6	9,6	3,0	1,6
Qîna	Armant	1 370	7 161	11,5	13,1	1,6	1,7
Qîna	Isnâ	1 979	3 863	12,5	9,0	-3,5	0,7
Qîna	al-Uqsur	2 759	20 723	25,9	34,7	8,8	2,1
Qîna	Dishna	1 297	3 962	11,9	10,4	-1,4	1,1
Qîna	Qûs	1 935	2 507	13,6	5,9	-7,7	0,3
Qîna	Naga' Hamâdî	583	11 542	8,3	40,6	32,3	3,1
Qîna	Naqâda	4 503	6 451	66,4	40,8	-25,6	0,4
Qîna	Farshût	1 693	4 144	14,2	11,7	-2,4	0,9
Qîna	Qift	167	433	1,7	2,8	1,1	1,0
Qîna	al-Waqf	231	568	3,1	2,7	-0,4	0,9